

prenait pas... Alors, s'apercevant qu'elle était folle, il s'est mis à pousser de grands gémissements et à pleurer toutes les larmes de son corps, et puis enfin, se calmant de son mieux, il a fait tout ce qu'on peut faire et dit tout ce qu'on peut dire pour ramener la petite à la raison... par malheur, ça n'a point amené de résultat... la pauvre tête est restée plus à l'envers que jamais, et la jeune fille, assise d'un air gai sur le bord du lit d'agonie, chantait *giorlé, giorlé*, tandis que son père rendait l'âme... Le portier était dans la chambre avec le curé de la paroisse et la gouvernante, et ils ont tant pleuré, que huit jours après ils en avaient encore les yeux rouges... Voici l'histoire, monsieur le baron... on peut la raconter mieux que moi, quant à ce qui est du fond, il n'y a pas un mot à changer...

En achevant ce récit, Lorrain, franche canaille, mais involontairement et sincèrement ému, tira son mouchoir de poche et s'essuya les yeux à deux ou trois reprises.

Il y eut un instant de silence que Lascars rompit en ces termes :

—Six semaines se sont écoulées depuis ce double malheur... la jeune fille ne se trouve-t-elle point, aujourd'hui, en voie de guérison ?

—Pour savoir cela, monsieur le baron, il faudrait d'abord savoir où elle est... répondit Lorrain.

—Est-ce qu'on l'ignore ?

—Absolument.

—Mademoiselle Talbot a donc quitté la maison qu'elle habitait ?...

—Oui, monsieur le baron...

—Quand ?

—Huit ou dix jours après la mort de son père...

—Seule ?

—Non, monsieur le baron, avec la vieille gouvernante...

cette dernière a vendu le peu de meubles ayant appartenu au défunt... une parti de l'argent lui a servi à payer une petite indemnité au propriétaire, et elle a dit au portier que le médecin ordonnait l'air de la campagne pour la demoiselle, et qu'elle la conduisait à la campagne, mais sans savoir où, et que le hasard déciderait... Là-dessus, elles sont parties toutes les deux, et, depuis ce moment, on n'a plus entendu parler d'elles rue de Vendôme... On pourra chercher leur trace si monsieur le baron l'ordonne, mais je me permettrai de dire que la piste sera bien difficile à trouver...

—Toute recherche serait évidemment inutile... répondit vivement Lascars, ne vous occupez plus de cela...

Et, d'un geste, le gentilhomme congédia le valet.

Resté seul, Reland ressentit une profonde tristesse, une amère mélancolie, dont il eut quelque peine à triompher. Il en vint à bout cependant, et il reprit le fil du sommeil réparateur interrompu par le retour de Lorrain.

(La suite au prochain numéro.)

LE DRAPEAU

(Suite)

Une seule question les retenait en Normandie, la dure question d'argent ; cela coûtait cher, à cette époque, un voyage en Prusse, et les anciens soldats n'étaient pas riches. Aussi, c'était pourquoi tous deux, sans souffler mot, avaient doucement rogné sur leurs plaisirs, sur leurs chères habitudes, les petites économies qui devaient leur permettre, avec le temps, de payer le voyage en diligence de Vernon à Paris, de Paris à la frontière, et de la frontière à Postdam. Des années se passèrent ainsi, dans la poursuite de la même, touchante et héroïque chimère. Sou sur sou, comme tous les pauvres, les capitaines mirent de côté le prix du voyage, et lorsque la somme fut complète, lorsqu'ils demandèrent au receveur de leur changer les nombreuses petites pièces de monnaie blanche pour quelques pièces d'or, lorsqu'en comptant ses saintes et modestes épargnes, chacun d'eux fut certain qu'il pouvait maintenant tenter l'aventure, ce fut une journée de joie entre ces deux vieux amis, et l'un à l'autre ils se révélèrent un secret déjà lointain dont chacun savait d'avance le dernier mot.

—Je t'avais deviné, mon brave Malapeyre, dit Fougerel, mais je voulais te laisser le bonheur de te croire seul à nourrir ton projet.

—Je t'avais deviné aussi, fit Malapeyre ; mais tu avais l'air si heureux lorsque je demandais pourquoi tu ne fumais plus, et que tu me répondais : "Parce que."

—Hypocrite, qui disait qu'il n'aimait plus le vin de Madère !

—Certes non, je ne l'aime plus. Je n'aime plus que ce drapeau qu'il faut reprendre. Je ne vis qu'en songeant à cela. On ne meurt point parce qu'on devient sobre. Si j'avais eu la folie de dépenser dix sous à une rasade, il me semble que le vin m'eût emporté le gosier. C'était de l'argent que j'eusse volé à mon tiroir secret.

—Tu avais un tiroir, dit Fougerel en riant, moi une tirelire !

—Et combien au fond ?

—Neuf cents francs !

—Moi, treize cents !

—Crésus, s'écria Fougerel, tu as donc des économies cachées dans des silos ?

—Non, répondit Malapeyre, mais j'ai vendu le petit coupon de rente qui dormait au fond du portefeuille. Je te demande ce qu'on pouvait faire de mieux de ce chiffon de papier ? Cela m'a donné cinq cents francs tout de suite.

—Allons, dit Fougerel, tu es un homme, vois-tu, vieux. Embrasse-moi !

—C'est bon tout de même de se comprendre, ajouta Malapeyre un moment après. N'est-ce pas que tu ne pourrais pas vivre en le sachant là-bas, lui ?

—Nous le rapporterons ici, Malapeyre.

—Quand partons-nous ?

—Demain, si tu veux !

—Va pour demain. J'ai mon passeport tout prêt.

—Vois-tu, dit encore Fougerel, le voyage est long, la tâche est difficile ; d'autres la trouveraient peut-être ridicule ; mais il n'y a pas à dire, si nous ne faisons pas cela, autant vaudrait avoir capitulé tout de suite au temps jadis et mourir bêtement ici, gras comme des chanoines et sans souci de ce qui fait les hommes. Tu as raison, partons vite. Il n'est jamais trop tôt pour se mettre en route, quand on a à atteindre un pareil but !

Avant de partir, ils mirent en ordre leur logis, repliant au fond des armoires leurs vieux uniformes à demi rongés et faisant un paquet de leurs épaulettes. Fougerel avait gardé au fond d'un coffre ses épaulettes de sergent, où les fils d'argent se mêlaient aux fils rouges, ses épaulettes de lieutenant et ses épaulettes de capitaine. Il les contemplait avec une émotion profonde, rattachant tant de souvenirs à chacune de ces choses muettes qui lui rappelait un devoir accompli, un péril bravé, une joie mâle, une victoire. C'était toute sa vie marquée par quatre étapes. Il les plaça, avec la croix d'honneur de Malapeyre, dans une boîte fermée à clé, et, remettant la garde de tout cela à la vieille dame qui leur louait leur logis :

—Si nous ne revenons pas, dit-il, vous vendrez tout et vous donnerez l'argent aux pauvres !

—Vous allez donc en guerre ? demanda la vieille dame.

—A peu près, répondit Fougerel.

Ils avaient le cœur serré en quittant Vernon, où, depuis plus de vingt ans, ils avaient pris l'habitude de vivre, mais les deux officiers retrouvaient en ce moment quelque chose de l'ardeur qui les enflammait autrefois, au début d'une campagne. Il leur semblait qu'un invincible clairon sonnait la charge. Lorsque la diligence partit, les pavés faisant sauter les vitres qui rendaient, à chaque cahot, des bruits de fusillade, l'impression du combat leur revenait soudain, et ils se grisaient comme de l'odeur de la poudre.

C'est un dur voyage qu'ils entreprenaient, fatigant et pénible. Mais l'idée fixe, maîtresse souveraine de leur pensée, qui les entraînait, leur faisait paraître la route plus courte. On eût dit qu'à l'horizon, comme un signe entraînant, irrésistible, se dressait le drapeau arboré jadis sous les sifflements des balles. Une sorte de mot d'ordre leur revenait sans cesse à l'oreille. Chaque tour de roue les rapprochait du but fiévreusement désiré. Ils croyaient parfois faire un rêve. Il leur semblait, tant et depuis si longtemps ils avaient appelé de leurs vœux ce voyage, il leur semblait que cela n'était point vrai, qu'ils n'étaient pas en chemin, qu'ils n'allaient pas trouver Berlin et Potsdam au bout de la route.

—Sais-tu ce qui me fait peur ? dit une nuit Malapeyre à Fougerel. C'est que je crains de ne jamais arriver là-bas.

—Pourquoi ? demanda Fougerel.

—Je ne sais pas, répondit le capitaine en regardant les croupes blanches des chevaux sur lesquelles sautaient les brides et les harnais, éclairés par la rouge lumière des lanternes de la diligence.

Ils avançaient pourtant ; ils allaient bientôt se trouver en Belgique ; ils avaient déjà dépassé Rocroi. Ils éprouvaient déjà une émotion vraie, profonde, en se disant qu'ils allaient encore quitter cette terre de France d'où ils partaient jadis à pied, tambour battant, pour aller tirer et recevoir des coups de fusil à travers le monde. Ils arrivèrent à Givet. Ce n'était pas sans raison que, lassé par le voyage, Malapeyre était vaguement attristé. Depuis Rocroi, ils s'étaient sentis pris d'un malaise sourd qui devint profond, de douleurs de tête et de crampes. Il n'y avait, dès le début, fait aucune attention.

—Ce n'est rien, disait-il ; c'est une courbature.

Fougerel pourtant le trouvait pâle, l'air accablé, avec une fièvre bizarre dans les yeux.

—Souffres-tu donc beaucoup, Malapeyre ? demandait-il d'un air inquiet.

—Pas du tout, répondait le capitaine, qui mettait son orgueil à ne pas souffrir.

Malapeyre était atteint cependant, et il perdait l'appétit ; sa tête était alourdie, son crâne serré par une migraine persistante, mais il essayait de secouer tout cela lorsqu'il songeait qu'au bout du chemin était Postdam, et à Postdam, le drapeau. A Givet, pourtant, au moment de passer la frontière belge, Malapeyre avait failli céder à la lassitude, au malaise qui l'accablait. Assis sur une borne, tandis qu'on attelait les chevaux à la diligence, il regardait au loin, vers la Meuse, cette terre verte qui se découpait sur l'horizon, et qui était la terre de Belgique.

—Derrière, se disait-il, est l'Allemagne ; là-bas !

Le soir venait. Sur la place, au loin, les soldats français battaient la retraite avec un redoublement d'énergie, pour que le bruit de leurs baguettes vint frapper, sur l'autre rive, les oreilles étrangères. Il faisait beau et bon. Dans l'air, du côté de la haute forteresse au ton gris, des nuées de moucherons tourbillonnaient dans le crépuscule d'un soir d'août. Et Malapeyre se disait avec une tristesse pénétrante qu'il ne pouvait, malgré lui, surmonter :

—Encore quelques pas, et ce ne sera plus la France ! Reverrai-je jamais le pays ?

Fougerel, tout à coup lui frappa sur l'épaule. La diligence était attelée. Le conducteur appelait les voyageurs. On partait. En s'appuyant sur le marche-pied, Malapeyre eut une sorte d'étourdissement. Il se sentit faiblir. Mais, apercevant dans la diligence un uniforme belge, il se raidit, par une sorte d'amour-propre militaire, et pour n'avoir point l'air de faiblir devant un étranger ; il avait beau faire cependant, le mal était le plus fort. A Aix-la-Chapelle, Fougerel voulait que son ami prit quelque repos. Malapeyre s'y refusa ; mais à Cologne, malgré l'énergie, la ferme volonté de Malapeyre qui persistait à continuer la route, il fallut s'arrêter. Le malaise s'aggravait et devenait maladie. Fougerel était désespéré : il était certain que Malapeyre dissimulait une partie de ses souffrances et se trouvait plus durement frappé qu'il ne voulait le laisser paraître. Une sorte de pressentiment douloureux s'emparait de lui. Aux premiers pas faits dans Cologne, il éprouva une façon d'accablement moral, comme s'il devenait que, dans ce voyage suprême, son ami n'irait pas plus loin.

—Puisque tu le veux, dit Malapeyre, demeurons ici. Tu as peut-être raison. Deux jours de repos et deux bonnes nuits suffiront à effacer toute trace de cette sottise fatigante !

Ils cherchèrent à travers les rues un hôtel ; Malapeyre s'appuyait sur le bras de Fougerel, et, en marchant, il frissonnait, secoué par la fièvre. Des guides se présentèrent, qui conduisirent les deux soldats dans un hôtel de second ordre, portant sur son enseigne en fer blanc ces mots : *Kebnischer-Gasthof*. Il était situé dans une de ces petites rues, tristes le jour, bruyante le soir, qui avoisinent le Rhin. Fougerel demanda une chambre à deux lits. L'hôtelier et les servantes le regardèrent d'un air placide. Personne ne le comprenait. Cependant, on le fit monter au premier étage, on ouvrit devant lui la porte d'une chambre où se dessinaient, derrière des rideaux de percale jaune, deux lits de merisier. Il fit signe que le logis lui convenait. La nuit était venue ; Fougerel mangea un peu de venaison, but un verre d'Affenthaler, et Malapeyre se coucha, sans rien prendre.

—Demain, disait-il, après un bon sommeil, je serai mieux !

Il voulut se lever le lendemain vers dix heures. A peine debout, la tête lui tourna ; il dit tout haut :

—Qu'est-ce que j'ai donc ?

Et Fougerel accourut pour le soutenir au moment où il allait tomber. Une fois remis sur l'oreiller, Malapeyre se sentit mieux. Un sourire triste souleva sa moustache, et il dit à Fougerel :

—Voilà un voyage naïvement interrompu. Pardonne-moi, au moins, mon vieil ami !

Fougerel haussa les épaules en souriant et affecta de rassurer son compagnon par de confiantes paroles ; mais, dans son fort intérieur, il se sentait véritablement inquiet. Jamais il n'avait vu Malapeyre se courber ainsi sous la maladie. Robuste, courageux, bravant le mal, le vieux soldat mettait une sorte de coquetterie à demeurer toujours en santé. Il se moquait, ayant bravé les biscaïens, des fièvres, qu'il appelait des *bobos*. Pour terrasser un être trempé comme le capitaine, il fallait une affection grave, un mal puissant. Le pauvre Fougerel avait d'ailleurs les superstitions des soldats. Ces hommes, habitués à la mort, ont leurs faiblesses aussi ; le héros tient de l'enfant. Ils sont inquiets ou rassurés, selon que le premier obus ou le premier boulet leur siffle à l'oreille droite ou à l'oreille gauche. Fougerel se reprochait maintenant d'avoir dit à son hôtesse de Vernon : "Si nous ne revenons pas !" Il lui semblait que cette parole suffisait pour qu'un des deux, en effet, ne revint plus.

JULES CLARETIE.

(A suivre.)

Le *Pacifique* et le *Canada Atlantic* sont toujours en pleine rivalité. Ils luttent de toutes façons et surtout de vitesse de trains de chemins de fer. Jusqu'ici, la palme est restée au *Canada Atlantic* dont le train du soir, de Montréal à Ottawa, fait le trajet entre ces deux villes en deux heures et trente minutes. La distance est de cent huit milles. C'est merveille de voir comme l'on file. Sur la section du Côteau à Ottawa, ce train n'arrête à aucune des stations intermédiaires. Il court là à raison d'au moins 60 milles à l'heure, soit un mille à la minute. La vitesse a été portée jusqu'à 65 milles à l'heure. Nous ne croyons pas qu'il y ait de train plus rapide en Amérique. Le chemin est en excellent état ; c'est ce qui permet de donner aux trains cette énorme vitesse.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens. Composé par M. JAMES PIERCE, M. A., Londres (Angleterre)